

# LES TELEROMANS

## *Une phénomène Québécois*

*Solange Chaput-Rolland*

**D**EPUIS TROIS ANS, je suis plongée dans l'écriture télévisuelle. En collaboration avec Michèle Bazin, présidente et directrice générale de Québecor, une des plus importantes maisons de publications au Québec, je rédige un téléroman: "Monsieur le Ministre." La toile de fond est tissée à même les démarches des femmes et des hommes engagés en politique active, dans un pays irréel, qui ressemble cependant au Québec. Nous avons choisi délibérément de ne pas situer l'action de "Monsieur le Ministre" dans les villes de Québec ou d'Ottawa parce qu'au moment où toutes deux nous sommes lancées dans cette aventure dramatique, nous venions de vivre, chacune à des niveaux différents, la défaite électorale de 1981. Michèle Bazin était alors attachée de presse de Claude Ryan, chef du Parti Libéral du Québec, et je venais de perdre mes élections dans le comté de Prévost, élections qui reconduisirent M. René Lévesque au pouvoir. Si nous avions localisé l'action de "Monsieur le Ministre" dans l'un ou l'autre des capitales, nous aurions sûrement été accusées de nous livrer à une propagande fédéraliste (Ottawa), ou souverainiste (Québec). Nous avons toutefois modelé nos intrigues politiques sur notre système parlementaire pour la simple raison que nous connaissons fort mal les autres. En moins de six mois, nous avons été cherchées un large public de plus d'un million de téléspectateurs francophones, répartis dans toutes les provinces qui diffusent les émissions du réseau français de la Société Radio-Canada. J'ai découvert avec étonnement, j'en conviens, l'engouement des Québécois et des francophones canadiens pour les célèbres téléromans des auteurs québécois.

Nos téléromans ne ressemblent en rien aux soaps américains ni aux séries telles que Dallas ou Dynastie; ils sont typiquement du Québec autant par les scénarios que par la langue et la familiarité des téléspectateurs avec nos personnages et leurs démarches télévisuelles. Les plus célèbres ont atteint de très larges auditoires dès le début de l'ère télévisuelle. "Les Belles Histoires des Pays d'en Haut" de Claude Henri Grignon, "Les Plouffes" de Roger Lemelin, "Le Survenant" de Germaine Guévremont, sont demeurés des modèles du genre. Ils sont perçus comme les classiques des téléromans. Ils étaient tournés vers le passé. Plus près

de nous, “Le Temps d’une Paix” de Pierre Gauvreau, “Terre Humaine” de Mia Ridez et “Le Parc des Braves” de Fernand Dansereau, sont également tournés vers un passé mais plus récent. Quand un peuple n’est jamais certain de son avenir, il se raccroche aux histoires de son passé. Notre devise nationale le dit clairement: *Je me souviens*. Plusieurs de nos téléromans se souviennent avec poésie, verve et imagination, des premiers colons, des anciens, des aînés de tous ceux qui ont donné à notre société sa couleur, sa saveur et sa teneur.

La langue de nos personnages télévisuels ressemble et colle à celle que nous parlons tous les jours, et qui n’est du joul ni un vulgaire sabir. Elle est aussi différente de celle des Français de France, que l’anglais de Toronto ou de Vancouver l’est de la langue de Londres. Finalement, les téléromans plaisent aux Québécois parce que nous sommes un peuple de tradition orale, parce que nous aimons entendre de belles et grandes histoires, et parce que nous n’avons pas encore fini de nous découvrir, de nous rassembler, de nous regarder évoluer. Dans ce sens, nos téléromans sont, à la façon dont Stendhal parlait du roman: “un miroir que nous promenons de chaque côté de la rue . . .”

“Monsieur le Ministre,” un téléroman dont la toile de fond est politique, plaît à ce secteur de notre population qui s’intéresse au déroulement des activités gouvernementales du Québec et aussi à ceux aiment le jeu des comédiens recrutés parmi les plus talentueux de notre milieu artistique. Le succès de notre téléroman repose en grande partie sur ceux et celles qui incarnent nos personnages avec un réalisme et une autorité qui les rend familiers à ceux qui regardent les épisodes de “Monsieur le Ministre,” diffusés tous les mardis soir à 20 heures.

Il fut amusant et parfois irritant pour Michèle Bazin et moi de constater que dès les premiers épisodes, le public s’amusait à mettre des noms sur nos personnages, et cherchait à savoir qui se cachait sous les caractères des ministres, députés, chef de l’Opposition, conseillers, chefs de cabinet, attachés de presse, etc. Nous avons toutes deux pris un soin jaloux de nous éloigner des sentiers battus de la politique provinciale et fédérale pour décrire des situations inusitées. Mais forcément, parce que le téléroman s’inspire de notre politique contemporaine sans toutefois impliquer les partis politiques réels, il s’apparente à une réalité sociale incarnée par nos personnages. Inventer un caractère aussi fort en couleur que notre premier ministre télévisuel joué à la perfection par Michel Dumont, créer de toute pièce un ministre des Finances que Roger Lebel a imposé à l’attention des téléspectateurs avec une autorité surprenante, invitent nécessairement aux comparaisons. Nous n’y avons pas échappé. Mais ni l’une ni l’autre ne sommes femmes et auteurs à régler nos comptes avec qui que ce soit parmi les parterres politiques du sein desquels nous comptons des amis dans tous les partis. Nous n’avons pas voulu imiter les faits et gestes de nos députés et ministres. Nous nous sommes, au contraire, efforcées d’inventer des types d’hommes et de femmes oeuvrant dans un pays fictif. Nous savions d’instinct que si nous nous amusions à

caricaturer ceux qui défendent les intérêts des contribuables au sein de la Chambre de Communes ou des Assemblées Législatives des provinces, nous allions susciter la critique et nous mériter le mépris du public. Notre téléroman s'inscrit donc dans une tradition télévisuelle bien établie au Québec. Rares ont été cependant les téléromans du Québec diffusés en anglais au Canada.

Seuls à mon avis, les "Plouffes" le furent, et cette admirable série fut fort bien accueillie dans l'ensemble du pays. Je suis déçu et je le reconnais, que la CBC-TV n'ait pas cru bon de traduire "Monsieur le Ministre." Etant typique de nos moeurs et de notre style politique, je persiste à croire que cette série, jouée par nos meilleurs comédiens, aurait ajouté une pierre à la tour de fraternité qui commence enfin à s'élever entre l'Ouest et l'Est, entre le Québec et les autres provinces.

Mais au Canada, les célèbres "deux solitudes" se retrouvent intactes au sein des réseaux français et anglais de Radio-Canada qui continuent à s'ignorer tandis que nos compatriotes cherchent à se mieux connaître. Nous aurions tous intérêts à tirer profit de ces sources de créativité. Nous avons tort de croire que plus nous ignorons ce qui se passe dans nos régions, comme au sein des différentes sociétés du Canada, nous renforçons les identités de chacune. Les téléromans sont des sources de renseignements, des preuves vivantes et fort intéressantes de ce qui se vit, se décrit, se pense dans la partie française du Canada. Ils sont indispensables à qui veut comprendre la démarche des Québécois, et si nous du Québec connaissions mieux les réactions de quelques personnages fictifs du Canada anglais, nous découvririons peut-être un peu plus de joie à habiter un pays qui offre une aussi abondante source de richesses à ses ressortissants. De bien grands mots pour des téléromans? Non. Des mots qui recouvrent des réalités. Que furent en somme les extraordinaires continuités télévisuelles telles que "Upstairs Downstairs," "The Forsythe Saga," "Brideshead Revisited" pour l'Angleterre. Des *soaps* comme "The Young and The Restless," des séries comme "Dallas" et "Dynastie," sinon le miroir des réalités présentes ou passées, des britanniques et des américains. Les téléromans du Québec sont tissés à même les fils qui cousent ensemble tous les éléments de notre société qui sans cesse se renouvelle, s'enrichit, se murit. Il faut les regarder pour apprendre comment nous, Québécois francophones, nous nous regardons vivre et réagir pour nous mieux comprendre.

